

Monuments, (dé)monumentalisation : approches sémiotiques

Colloque International



22 - 23 Novembre 2018
Cap Sciences
Hangar 20 • Quai de Bacalan • Bordeaux

En couverture

Leonora Hamill, *Sculpture I Paris*, 2010, de la série *Art in Progress*. Courtesy of the artist

Colloque International

Monuments,
(dé)monumentalisation :
approches sémiotiques

Sous les auspices de
l'Association internationale de sémiotique visuelle (AISV)

Programme

Jeudi 22 novembre

9 h Accueil

9 h 15 *Introduction* par Anne Beyaert-Geslin, Université Bordeaux Montaigne, Vice-présidente de l' AISV

9 h 30-10 h 15 Göran Sonesson, Université de Lund, Président de l' AISV, *Pour une rhétorique des lieux de mémoire*

10 h 15-11 h Veronica Estay Stange, Université Paris 8, *Monuments : le symbolisme en construction*

11 h-11 h 45 Gaëlle Crenn, Université de Lorraine, *Dynamiques de (contre-)monumentalisation dans la politique mémorielle nord-américaine : les mémoriaux aux vétérans du Vietnam et aux vétérans de la Corée à Washington D. C.*

11 h 45-12 h 30 Jesús Alonso Carballés, Université Bordeaux Montaigne, *Les monuments érigés en hommage des victimes de la Guerre d'Espagne pendant la dictature franquiste: monumentalisation et démonumentalisation (1939-2018)*

Pause-déjeuner

14 h 15-15 h Patrizia Violi, Université de Bologne, *Est-il possible de parler de contre-monuments ?*

15 h-15 h 45 Viviane Huys, Université Bordeaux Montaigne, *Monumentalisation par la destruction : le Mur de Berlin et l'Église du souvenir*

Pause

16 h -16 h 45 Dagou Kanga Marie Albertine Koffi et Lydie Ibo, Université de Bouaké, Côte d'Ivoire, *Le monument en Côte d'Ivoire avant la colonisation : la forme de vie du caché-révé*

16 h 45-17 h 30 Vivien Lloveria, Université de Limoges, *Le mémorial du camp de Rivesaltes : monumentalisation et mémoire plurielle*

Vendredi 23 novembre

9 h Accueil

9 h 15-10 h Isabella Pezzini, Sapienza Università di Roma, *Actes sémiotiques et monuments*

10 h-10 h 45 Maria Giulia Dondero, FNRS/Université de Liège, Secrétaire générale de l' AISV, *La (de)monumentalisation de la ville via les graffitis*

Pause

11 h-11 h 45 Nicolas Navarro, Université Lumière Lyon 2, *La sémiotique du processus de restauration : l'image et la matière dans la transmission du sens patrimonial.*

11 h 45-12 h 30 Céline Cholet, Université Bordeaux Montaigne, *Les espaces de la mémoire : d'une énonciation «degré zéro» à une énonciation «métaphore». L'archéologie de la violence face aux monuments*

Pause-déjeuner

14 h 15-15 h Jean-François Bordron, Université de Limoges, *Monument et intériorité*

15 h-15 h 45 Tiziana Migliore, Università di Roma Tor Vergata, Vice-présidente de l' AISV, *Modèles réduits de la monumentalisation. L'objet souvenir*

Pause

16 h-16 h 45 Florian Blanquer, Université de Limoges, *Monumentaliser la lutte : « La maison de la résistance à la poubelle nucléaire de Bure »*

16 h 45-17 h 30 Franco Zagari, architecte paysagiste, Sapienza Università di Roma, *De la monumentalisation du paysage*

17h 30 *Conclusions* par Ludovic Chatenet et Françoise Okala, Université Bordeaux Montaigne

Organisation :

Anne Beyaert-Geslin - anne.geslin-beyaert@u-bordeaux-montaigne.fr,

Ludovic Chatenet - ludovic.chatenet@u-bordeaux-montaigne.fr,

Françoise Okala - francoise.okala@wanadoo.fr,

MICA, Université Bordeaux Montaigne

Colloque International

Monuments,
(dé)monumentalisation :
approches sémiotiques

Résumés

Jesús Alonso Carballés, Université Bordeaux Montaigne *Les monuments érigés en hommage des victimes de la Guerre d'Espagne pendant la dictature franquiste : monumentalisation et démonumentalisation (1939-2018)*

La guerre d'Espagne (1936-1939) est l'origine d'une longue dictature qui s'est prolongée jusqu'au milieu des années 70. Tout au long de ces quarante ans, la mémoire de la guerre, et plus particulièrement celle des victimes du camp franquiste, est restée ancrée au cœur du système symbolique de la dictature. Outre les messes, les cortèges funèbres, les noms de rues, ou le calendrier, la mémoire des victimes civiles et militaires a été omniprésente au cœur de la plupart de villes et de villages espagnols, grâce au nombre de monuments érigés en leur mémoire. Les monuments, et les emplacements dans lesquels s'inscrivaient dans la ville, sont devenus ainsi des espaces de rassemblement s'affirmant rapidement comme de lieux de communion politique et de reconnaissance mutuelle pour les vainqueurs de la guerre. De son côté, les vaincus, les victimes républicaines ont été oubliées et exclues de l'espace public, jusqu'à la fin de la dictature.

Notre intervention dans le colloque *Monuments, (dé)monumentalisation*, a comme objectif l'analyse du rôle de ces monuments dans la préservation de la mémoire tragique de la guerre et la sacralisation des victimes au sein de la société espagnole pendant la dictature. Outre l'étude de la signification des monuments eux-mêmes, en tant qu'historien attentif aux mutations dans la longue durée, nous nous attarderons également sur leurs formes esthétiques, ainsi que sur leur évolution plastique tout au long de la dictature.

Nous verrons également comment l'arrivée de la démocratie, à la fin des années soixante-dix, marque le début d'un certain déclin de ces monuments accompagné souvent de sa disparition progressive, orchestrée par les nouvelles autorités municipales antifranquistes à partir de 1979.

Néanmoins, après quarante ans de démocratie en Espagne, des nombreux vestiges et monuments franquistes sont encore aujourd'hui visibles dans l'espace public. Dans la dernière partie de notre intervention, nous évoquerons comment la gestion de cet héritage symbolique franquiste, longtemps oublié ou ignoré des Espagnols, est devenue aujourd'hui un enjeu politique majeur. L'approbation de la *Loi de mémoire historique* en 2007, dont l'un des articles est précisément consacré à la gestion de cet héritage symbolique, en est bien la preuve ; de même que la polarisation croissante de la société espagnole autour du destin de ces monuments qui nous sont parvenus. Les résistances

dans de nombreux cas à appliquer la loi sur le terrain montrent, enfin, que ces monuments constituent des symboles énonciateurs forts qui peuvent agir comme des catalyseurs des tensions politiques et sociales.

Florian Blanquer, doctorant, Université de Limoges, *Monumentaliser la lutte : « La maison de la résistance à la poubelle nucléaire de Bure »*

Dans le conflit qui oppose les anti-Cigéo (Centre Industriel de stockage GÉologique) aux pro-Cigéo à Bure, dans la Meuse, une ancienne ferme a été reconvertie en « maison de la résistance à la poubelle nucléaire de Bure ». Notre objectif est de proposer une analyse anthropo-sémiotique montrant comment cette maison de la résistance monumentalise la lutte pour laquelle elle a été achetée et baptisée. À ce titre, la maison devient le symbole d'une manière de vivre qu'il convient de réhabiliter, de réinventer. Ici, la factivité de l'objet maison invite l'acteur qui s'y rend à faire l'expérience d'isomorphismes différents, notamment celui des pratiques de la transmission ou de l'attention (Ingold, 2018). À cet égard, il nous faut regarder ces pratiques qui y sont instaurées et s'y déploient sous deux perspectives différentes. De prime abord, de manière positive, nous envisagerons les propriétés de la transmission comme en rend compte Debray (1997). Cette dernière est diachronique, politique et matérielle. Puis, de manière négative, nous nous appuyerons sur les travaux d'Ingold qui distingue la transmission de l'attention, laquelle peut être liée à l'éducation. Cette approche nous permettra de mettre en évidence les enjeux des pratiques déployées dans, hors et grâce à la maison de la résistance. Ces deux points de vue devront alors être rapprochés des travaux de Latour (2012) sur les modes d'existence anthropologique, lesquels nous permettront d'atteindre les valeurs visées par l'actant collectif en charge de la maison de la résistance.

Jean-François Bordron, Université de Limoges, *Monument et intériorité*

Les monuments destinés à commémorer un événement ou un personnage, à susciter un rituel paraissent avoir en commun un ensemble de traits qui pourtant ne les distinguent pas si aisément des autres constructions architecturales. Nous proposerons trois réflexions autour de thèmes qui nous paraissent former une

trame assez cohérente. On notera d'abord que ces monuments sont en eux-mêmes un lieu, notion complexe mais nécessaire à l'exercice d'une mémoire. La première question est ainsi : comment un lieu produit-il par lui-même un effet de mémoire ? Ou encore : peut-on distinguer ce qui dans le lieu a le rôle d'une scène, d'un théâtre, dans lequel se joue quelque scénario sans lien nécessaire avec lui de ce qui au contraire fait du lieu une puissance singulière chargée d'exprimer une unique signification. Les places publiques sont des lieux ouverts à une multitude d'interprétations, ce qui n'est pas le cas pour un mémorial militaire par exemple.

La seconde question concerne ce que l'on peut appeler la tectonique du monument. Fritz Neumeyer définit ainsi la tectonique :

*« Fondamentalement, la tectonique traite du lien mystérieux qui s'instaure entre la fonction et la forme d'un objet ; elle se réfère à la relation entre l'organisation d'un bâtiment et notre propre structure perceptive. Ce rapport entre la façon dont un bâtiment semble être réalisé et ce que nous éprouvons en le regardant recèle sa propre dialectique. »*¹

Il y a ainsi un lien plus ou moins lâche entre un lieu, un bâtiment et un sentiment esthétique ou, plus généralement, esthésique. Cela revient à demander sous quelles conditions une architecture peut être porteuse d'une émotion de quelque nature qu'on la suppose. On reconnaît là question sémiotique par excellence : comment une expression peut-elle induire un contenu ? Certains monuments paraissent soumis à l'arbitraire du signe, d'autres au contraire paraissent motivés au sens où le sont par exemple les symboles. La troisième question est de nature anthropologique. Dans un petit texte intitulé « Une bouteille de soleil », Primo Lévi² demande ce qui pourrait être le plus caractéristique de l'humanisation. Il fait l'hypothèse selon laquelle le critère premier est la fabrication de récipients, c'est-à-dire de constructions possédant un dehors et un dedans, et donc la possibilité de contenir et d'envelopper. Gottfried Semper, théoricien de l'architecture a pu écrire dans un sens voisin :

« Aujourd'hui comme autrefois, alors que pour les hommes le paradis était perdu, les premiers signes de la présence humaine, du

1 Fritz Neumeyer, « Tectonique : le théâtre de l'objectivité et la vérité du jeu de l'architecture. in *FACES* N°47 1999-2000 (texte publié d'abord en allemand en 1993)

2 Primo Lévi, « Une bouteille de soleil », in *Le fabricant de miroirs, Contes et réflexions*, Trad. André Maugé, Paris, Le livre de poche, 1989.

repos après la chasse, la guerre, ou les déplacements dans le désert, consistent dans l'aménagement de lieux pour le feu et la flamme vivifiante, qui réchauffe et permet de préparer la nourriture. C'est autour du foyer que se rassemblèrent les premiers groupes, que se nouèrent les premières alliances, et que se formèrent les premières grossières notions religieuses nécessaires à la civilisation. »³

On voit par là qu'un lien relie l'habitat, le foyer, le tertre, l'urne et la pyramide en cela que ces constructions ont toutes un dedans que viennent remplir des formes de vie, des flammes, des corps ou des âmes.

Céline Cholet, Université Bordeaux Montaigne, *Les espaces de la mémoire : d'une énonciation « degré zéro » à une énonciation « métaphore »*. *L'archéologie de la violence face au monument mémoriel*

Afin de participer à ce colloque sur le Monument de la mémoire, nous souhaitons proposer l'étude de deux types d'énoncés pour rendre compte d'un « même » passé dramatique. L'un sera davantage fondé sur un espace symbolique, l'autre, sur un espace historique, et plus précisément archéologique. En étudiant leur plan de manifestation respectif, nous voulons discuter leur contenu et l'intérêt de les articuler. Mais comment ? Pour illustrer nos propos, nous nous appuyerons sur le *Mémorial de l'abolition de l'esclavage à Nantes* et le *Musée d'histoire de Nantes*. Tous deux sont reliés par un parcours qui traverse cette ville qui fut, au XVIII^e siècle, le premier port négrier français. Le premier constitue le point de départ, le second, son point d'arrivée. En mettant en perspective ces deux espaces énonciatifs dont la mise en relation s'effectue lors du cheminement du visiteur d'un point à l'autre, nous verrons deux manières d'aborder le drame. Nous verrons un espace circonscrit, monumentalisé et symbolique, et un espace, qui au gré du parcours, se présente comme non délimité, démonumentalisé (investi par les activités quotidiennes des contemporains) et fondé sur les preuves matérielles.

Ces deux espaces de la mémoire s'opposent d'un point de vue énonciatif. Quand l'un porte un discours que nous nommerons « métaphore », l'autre investit un discours « degré zéro »⁴. Cependant, en interrogeant le « comment »

3 Gottfried Semper, *Du style et de l'architecture Ecrits, 1834-1869*, Marseille, Editions Parenthèses, 2007, p. 124 sq. Trad. de l'allemand par J. Soulillou et N. Neumann.

4 Umberto Eco, *Les Limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1992, p. 153.

de leur articulation avec l'exemple nantais, nous entreverrons leur intérêt et leurs apports communs dans le souvenir et la transmission d'un passé tragique. En reliant ces deux types d'espaces énonciatifs, le visiteur est ainsi plus à même de comprendre ce qui s'est passé afin de s'en souvenir et d'en tirer les conséquences. Leur mise en relation (en tension) engage une mémoire à la fois rétensive *et* protensive, mémoires nécessaires, voire indispensables, pour maintenir le souvenir « vivace ».

Gaëlle Crenn, CREM, Université de Lorraine, *Dynamiques de (contre-)monumentalisation dans la politique mémorielle nord-américaine : les mémoriaux aux vétérans du Vietnam et aux vétérans de la Corée à Washington D. C.*

Les mémoriaux de guerre expriment dans le présent et pour le futur les relations qu'une société entretient à un moment donné à son passé. Aux mains de divers acteurs (vétérans, designer, architectes, gouvernements, associations, collectifs...), qui y éprouvent leur légitimité, ils sont inscrits dans les dynamiques sociales, et sont parfois l'objet de controverses. Concernant l'histoire des guerres, les mémoriaux ont souvent privilégié l'honneur aux combattants et la promotion de l'héroïsme. Les mémoriaux développaient alors un langage formel et symbolique favorisant les représentations littérales ou métaphoriques, suscitant solennité et respect. Qu'en est-il cependant lorsqu'il s'agit de guerres perdues ou dont l'issue s'est avérée incertaine ? Que peut-on alors commémorer et sous quelle forme ? Les choix socio-sémiotiques des mémoriaux aux guerres perdues soulignent les enjeux mémoriels et les tensions dans les discours tenus sur le passé. Une description analytique détaillée de leur matérialité, du rapport au temps et à l'espace qu'ils articulent, des positions qu'ils ménagent aux spectateurs-visiteurs permet d'éclairer les effets symboliques qu'ils produisent et la place qu'ils tiennent dans la culture mémorielle.

Le cas des mémoriaux aux vétérans du Vietnam (1982, complété en 1984) et de la Corée (1995) érigés sur le mall de Washington suite à l'engagement de l'armée des Etats-Unis dans les deux conflits permet de comprendre les dynamiques de contre- et re-monumentalisation dans la société américaine contemporaine. Le choix des localisations, des langages architecturaux, des sculptures figuratives ou allégoriques, de la position attribuée aux visiteurs

dépend à la fois de controverses internes (de gouvernance) et publiques (mobilisations, dans le contexte national et international), mais aussi des rapports qui se sont développés entre les deux monuments, l'un prenant le contrepied de l'autre, dans un moment de « *backlash* » mémoriel. S'ils ont plusieurs points communs (une architecture centrée sur un mur de granit noir, une position symétrique sur le *mall*, un parcours avant tout émotionnel dépouillé d'éléments de contextualisation), les deux mémoriaux adoptent des choix très différents quant au réalisme des figures et à l'engagement des visiteurs à l'égard du monument. A cet égard, le monument à la Corée paraît, à sa conception, favoriser une re-monumentalisation, au profit de la restauration d'un sentiment de fierté patriotique et de respect du sacrifice des soldats. Cet effet symbolique cependant, peut être modulé par les interprétations des visiteurs, qui s'avèrent plus diverses que ne l'escomptaient les concepteurs.

Maria Giulia Dondero, FNRS/Université de Liège, *La (de)monumentalisation de la ville via les graffitis*

Mon intervention ne traitera pas de monuments déjà institutionnalisés, mais bien des processus de monumentalisation / dé-monumentalisation de certaines parties de la ville, et notamment de quelques métropoles, via des pratiques de valorisation et d'artification qui ne sont pas exemptes de valeur socio-politique. Elle vise, en premier lieu, à s'interroger sur la transformation de l'espace urbain produite par les graffitis et des fresques murales dans des parties de villes souvent défavorisées ou dépourvues de tout intérêt artistique et touristique. Je prendrai les cas de la ville de São Paulo, appelée « Cidade Cinza » (« ville grise ») dans un documentaire à succès sur les graffitis comme stratégies d'humanisation de la ville, ainsi que de la ville de Detroit, qui a façonné des lieux de culte dans des zones désindustrialisées totalement abandonnées en contribuant ainsi à leur renaissance. En deuxième lieu, je prendrai en considération des cas contraires, où les graffitis sont entendus comme actes de vandalisme et de recouvrement de monuments. En troisième et dernier lieu, je prendrai en considération la monumentalisation de certaines parties de fresques murales qui sont transformées en tableaux de plus petites dimensions. Il s'agira d'examiner des opérations d'extraction de ces œuvres de leur environnement, ainsi que des actions de cadrage, de transformation de taille qui mène vers la totale artification des inscriptions et à une possible

monumentalisation – au cas où ces inscriptions puissent ramener l’observateur à un phénomène particulier.

De manière plus générale, nous concevons la monumentalisation ou la démonumentalisation comme des gestes globaux qui sont spécifiés par des actions telles que, justement, le cadrage, l’extraction, la centralisation, le déplacement, etc.

Véronica Estay Stange, université Paris 8, *Monuments : le symbolisme en construction*

Dans cette intervention, nous chercherons à identifier, à travers des exemples tirés notamment de l’Amérique du Sud (Argentine, Chili), les différents modes de symbolisation qui sous-tendent la constitution de telle ou telle structure matérielle en monument historique. Entre représentation mimétique, métaphore, symbolisme et semi-symbolisme, il s’agira d’élaborer une typologie des formes signifiantes de la monumentalisation. Du même coup, la définition du « monument » sera interrogée, depuis sa substance d’expression jusqu’à ses connotations passionnelles, à travers les propriétés sémiotiques qui déterminent son inscription dans l’espace, dans le temps et dans la mémoire.

Viviane Huys, MICA, Bordeaux Montaigne, *Monumentalisation par la destruction : le Mur de Berlin et l’Église du souvenir*

La ville de Berlin est inévitablement associée plus de 70 ans après la fin de la Seconde Guerre Mondiale à la transformation qu’entraîna sa subdivision. Partagée entre la Grande-Bretagne, les États-Unis, la France et l’Union Soviétique, en 1961, Berlin vit se dresser un mur de 3,60 de hauteur, de 155 kilomètres de long, doublé et surmonté de barbelés. Vingt-huit ans plus tard, étudiants, Berlinois, citoyens allemands de l’Ouest comme de l’Est l’escaladaient pour le détruire, morceau par morceau pour faire disparaître la fracturation de la ville et du pays qu’il constitua. Ce mur de béton armé, clôture qualifiée de « honteuse », devenait alors à travers sa dislocation un symbole de la libération d’un peuple et par son morcellement, de la réunification d’un pays. Frontière matérialisant la « guerre froide », le mur se monumentalisait alors

en une sorte de paradoxe, par sa négation même. C'est ce processus que nous proposons d'analyser ici en nous penchant sur les différents dispositifs auxquels a donné lieu la destruction du *Mur de Berlin* dont certains fragments demeurent *in situ* et d'autres, déplacés. Exposés, protégés comme de véritables installations urbaines mais aussi réinstallés en des lieux stratégiques de la cité, les blocs de béton semblent désormais surgir ici et là, de façon discontinue mais aussi disparate. Et lorsque le mur a totalement disparu, sa localisation demeure possible grâce à des lignes au sol ainsi que des plaques mémorielles qui en désignent l'emplacement. De toutes dimensions, allant jusqu'à être vendu au cm² encapsulé dans une carte souvenir au détour d'une rue touristique, le mur - devenu *Le Mur* - semble occuper dans son émiettement et son invisibilité, tout l'espace. Nous examinerons également pour la sorte d'inversion discursive qu'il semble mettre en évidence, un autre monument berlinois : *l'Église du souvenir*. Construit à la fin du XIX^e siècle, cet édifice fut en grande partie détruit dans un bombardement allié en 1943. Ne demeure que le clocher dont la flèche montre d'importants stigmates. Cette destruction non souhaitée mais subie cette fois, a été figée, atemporalisée puisque loin d'être estompées, les cicatrices du clocher ont été soulignées, cernées de manière à mettre en évidence béances et blessures du bâti.

Si dans les deux cas, c'est par la destruction que s'effectue la monumentalisation de l'objet, nous verrons que cette dernière se produit selon une forme énonciative inverse. Ainsi, nous étudierons en vis-à-vis deux destructions dont la nature mais aussi le traitement consécutif ont conduit de manière distincte à la monumentalisation du *trauma* berlinois.

Dagou Kanga Marie Albertine Koffi et Lydie Ibo, Université de Bouaké, Côte d'Ivoire, *Le monument en Côte d'Ivoire avant la colonisation : la forme de vie du caché-révéle.*

En Côte d'Ivoire, avant la colonisation, les monuments étaient aussi peu fréquents que la population qui continuait de venir s'installer entre 1835 et 1960, date de l'indépendance de ce pays. Le monument que l'on peut définir comme un édifice dont la singularité porte sur son intérêt archéologique, historique ou esthétique, reste relatif au mode de vie des populations. Cependant, à cette période d'avant la colonisation, la perception visuelle du monument paraît inattendue, au point que son existence peut être remise en cause. Ce

doute a nourri la réflexion menée autour du sujet : « Le monument en Côte d'Ivoire avant la colonisation : la forme de vie du caché-révéle ». En organisant la recherche à partir de la sémiotique des pratiques culturelles, par la forme de vie et la sémiotique du visuel, par le caché, l'interrogation fondamentale est de parvenir à distinguer les monuments dans cette région, avant la colonisation, pour en analyser la particularité iconique, voire le « profil évolutif »⁵, et la perspective en point de fuite caché ou instable ainsi que l'usage ou la pratique qui les intègrent dans une forme de vie du surnaturel. Aussi ce surnaturel pourrait-il être révélé dans une forme représentative d'une figure humaine, animale ou imaginaire ou encore dans un ouvrage sculpté ou un objet symbole de vigueur, de ténacité, de résistance, manifesté dans le masque, le relief et l'arbre, susceptibles d'être considérés comme des monuments. Envisager de réfléchir à ces possibilités, nécessite d'abord une brève présentation du peuplement du début du 19^{ème} siècle à la colonisation, marquée par l'érection des monuments, pour en autoriser une redéfinition contextuelle. Suite à cela, l'analyse sera accentuée sur les effets de sens du visuel, entre caché-révéle, perspective et point de fuite instables, auxquels sera mêlé le surnaturel informe distinguant, en fin de compte, un profil mobile et une forme de vie du groupe ou du clan initié.

Vivien Lloveria, Université de Limoges, *Le mémorial du camp de Rivesaltes : monumentalisation et mémoire plurielle*

Dans la perspective d'une étude sémiotique de la mémoire des événements réifiée dans la matière des lieux (témoignage, représentation), notre recherche s'intéressera à la question de la pluralité de la mémoire (explicite ou implicite) inhérente à chaque dispositif et processus de monumentalisation. A titre de corpus, les discours portés sur le camp de Rivesaltes (Pyrénées-Orientales, France) nous permettent de saisir comment l'unicité matérielle de cette portion d'espace monumentalisée donne voix explicitement à une mémoire plurielle (la guerre d'Espagne, la shoah, la guerre d'Algérie) porteuse d'effets stratégiques accommodant coprésence stricte et totalisation unifiante.

5 Maria Giulia Dondero, Jacques Fontanille, *Des images à problèmes*, Limoges, Pulim, 2012, pp. 210-215.

Tiziana Migliore, Università di Roma Tor Vergata, *Modèles réduits de la monumentalisation. L'objet souvenir*

Les relations de transformation entre monument et souvenir ne sont pas tellement envisagées. Et pourtant, c'est avec des processus de sérialisation, d'allographisation, avec des sauts d'échelle réduisant des dimensions effrayantes, que l'on accède à la possibilité de « compréhension » du monument, dans les termes d'une appropriation personnelle et d'une introspection placée sous le signe de l'intensité. Cette étude traite des valeurs et valences du monument à travers l'analyse d'une pratique qui, de la fin du XVII^e siècle, l'implémente et le transmet : sa reproduction en tant qu'objet « de poche », comme *souvenir matériel*.

L'objet souvenir convoque et réénonce le monument. Il est une sorte d'« identité successive de l'œuvre » (Prieto 1988) qui en renverse l'expérience perceptive, cognitive et passionnelle : la réception publique, de loin et en *praesentia congiunta* est remplacée par une manipulation privée, possessive et en *absentia disgiunta*. La compression du macroscopique vide le monument de ses savoir-faire et pouvoir-être, de son exercice de contrôle ; moyennant la transposition quantitative, « la chose peut être saisie, soupesée dans la main, appréhendée d'un seul coup d'œil » (Lévi-Strauss 1962). Une stratégie rhétorique de la litote succède à la stratégie de l'hyperbole, typique du monument. C'est cette « micrologie » (Dagognet 2009) qui permet de *se souvenir* du monument. En fait le statut de l'objet souvenir – la miniaturisation pour son appartenance collective, distribuée singulièrement – est la clé pour que le monument/mémorial devienne image, s'imprimant dans la mémoire et « appartenant à toutes les imaginations » (Barthes 1964).

Des monnaies, des cartes postales, des boules à neige, des foulards... vendus aux alentours des monuments et/ou dans les *bookshop* des musées mémoriaux, actualisent la fonction du souvenir sur des supports et dans des formes et des formats expressifs différents. L'art contemporain (Katharina Fritsch, Julio Paz, Aura Rosenberg...) en exemplifie le programme d'action, reconnaissant le rôle joué par la photographie dans la sémantisation d'agrandissements et de réductions (Malraux 1965) et parfois ironisant sur la dégradation du souvenir à cause du tourisme de masse. Bref, la question qu'on se pose est : comment le monument/mémorial se tourne-t-il en souvenir ?

Nicolas Navarro, ELICO, Université Lumière Lyon 2, *La sémiotique du processus de restauration : l'image et la matière dans la transmission du sens patrimonial.*

La perspective communicationnelle du patrimoine invite à envisager celui-ci comme un processus dont la relation sémiotique entre l'objet et ce qu'il signifie – son « monde d'origine » – se construit selon un rapport indiciel (Davallon, 2016). Pourtant, les évolutions récentes de la notion de patrimoine semblent remettre en question cette seule appréhension sémiotique du patrimoine pour envisager une pluralité de relations sémiotiques. Ainsi, la sémiotique de l'espace urbain démontre la co-présence de monuments historiques parmi un ensemble toujours plus dense de signes (signalétique, scénographie urbaine...) qui concourent ensemble à la transmission du sens patrimonial de la ville et à sa réception par les différents publics.

A partir du cas du centre historique de la ville d'Annecy, je souhaite ainsi interroger plus en détails les supports de ce discours patrimonial, en les envisageant au cœur des processus de conversation/restauration du bâti urbain (monument, habitat vernaculaire). Il s'agit ainsi de s'intéresser à la fois aux dispositifs d'aide à la visite présents *in situ* (signalétique, panneaux d'interprétation...), à l'aménagement physique de l'espace urbain (piétonisation, éclairage...) mais surtout à la dimension matérielle des objets patrimoniaux. Ainsi, cette communication cherche à savoir en quoi l'acte de restaurer et son impact matériel sur le bâti et l'espace joue un rôle dans la transmission du patrimoine.

A un premier niveau, l'analyse montre ainsi que la signification patrimoniale des monuments dans l'espace urbain peut passer par plusieurs régimes sémiotiques, complétant les analyses portées par Jean Davallon. Au régime de la trace – relation sémiotique de nature indicielle – s'ajoute alors le régime de l'icône (Navarro, 2017). A un second niveau, le retour sur les théories de la restauration offre une perspective intéressante pour la compréhension sémiotique du monument. En effet, l'approche phénoménologique de la restauration de Cesare Brandi (2001) interroge la dialectique « matière / image » qui nous ramène à celle proposée par ailleurs entre « support matériel » et « support formel » (Fontanille, 2005). Ainsi, si la dimension matérielle du monument devient le support d'inscription du sens patrimonial, sa modification ou son renouvellement lors de la restauration en changerait de fait la signification. C'est alors dans ce que Brandi appelle l'« image » qu'il

faut percevoir la signification patrimoniale, « image » que le processus de restauration ne modifie pas et qui nous renvoie à la relation sémiotique iconique du patrimoine.

Isabella Pezzini, Sapienza Università di Roma, *Actes sémiotiques et monuments*

Outre les fonctions et les modes de célébration et de mémoire liés à des faits et à des dynamiques spécifiques, le monument a une fonction fondamentale dans la construction de la ville en tant que texte. En particulier, il établit une lisibilité de la ville en fonction des différentes isotopies possibles: tout d'abord celle relative à l'identité. En ce sens, le monument et tous les rites et les cérémonies auxquels il donne lieu semble être un outil très utile pour l'auto-description et l'auto-reconnaissance des *civitas* autour de valeurs communes – d'autre part, il s'offre au regard du visiteur extérieur comme élément de reconnaissance de cette même identité. Cette « lisibilité » devrait être inscrite dans le monument lui-même, en tant qu'artefact sémiotique capable d'exprimer en synthèse la complexité des événements et des valeurs qui lui ont donné naissance. Mais son expressivité ne résiste pas toujours à travers le temps, comme le soulignait déjà Victor Hugo. Ensuite, le monument devient avant tout un objet qui a presque une fonction de ponctuation dans les chemins de la ville, un acte sémiotique public exposé au public, appelé à communiquer et à interagir avec lui. D'où une série de comportements à son égard, allant de la réutilisation plus ou moins respectueuse à la défiguration, sur laquelle il semble intéressant de réfléchir à cette occasion.

Göran Sonesson, Département de sémiotique cognitive, Université de Lund, *Pour une rhétorique des lieux de mémoire*

Commençons par situer les travaux de Maurice Halbwachs (1935 ; 1950) en amont et en aval. En amont, on peut y voir une anticipation, à la fois de ce qui est devenu depuis une classique de la littérature sur l'architecture, « L'image de la cité » de Kevin Lynch, publié en 1960, et aussi, dans une direction assez différente, de la notion de cognition étendue, telle qu'elle est abordée en ce moment, dans la science cognitive, la linguistique et la philosophie (Logan 2007 ; Menary, éd, 2010 ; Rowlands 2010). En aval, nous rencontrons, bien

avant la reprise de cette phrase par Pierre Nora (1984), les lieux de mémoire en tant que faisant partie de l'art de mémoire, lui-même une partie de l'ancienne rhétorique (« la méthode de loci » ; Yates 1966; Carruthers 2008). Il n'y a probablement aucune relation historique entre Halbwachs, l'ancienne rhétorique, Lynch et la notion de cognition étendue, mais ils nous servent de repères sémantiques pour aborder le champ problématique constitué par les « monuments » spontanés érigés dans nos cités pour commémorer des événements terroristes ou autrement redevables à la politique en cours. Dans l'itinéraire aux lieux saints (Halbwachs 1941), nous reconnaissons les voies, les limites, les quartiers, les nœuds, et les points de repère de Lynch, traduits à n'importe quelle ville. De ce point de vue-là, nous avons affaire à un parcours, aussi dans le sens greimassien de la réalisation d'un contrat qui amène le protagoniste à subir plusieurs épreuves afin de se montrer digne de son rôle de sujet proprement dit. Or, ce parcours n'est qu'un réseau dont les points connectés sont des lieux de mémoire, quelques-uns ayant la fluidité des épisodes recueillis à l'intérieur du courant de la conscience, ou ceux, un peu plus alourdi, du geste et du langage, tandis que d'autres acquièrent la solidité et l'endurance d'une image ou même d'une pierre sculptée.

Les monuments au sens classique du terme sont des *stratégies*, au sens de Michel de Certeau (1980), parce qu'elles relèvent des institutions et des structures du pouvoir : par conséquent, elles ne créent aucune tension, et, donc, aucune rhétorique, dans la cité (voir Sonesson 2010 ; 2015). En revanche, les monuments édifiés aux lieux des actes terroristes, qui sont la plupart du temps le fait des particuliers, semblent constituer des *tactiques* dans le sens de de Certeau ; elles créent donc une tension, c'est-à-dire une rhétorique. Cependant, l'on peut se demander s'il n'y a pas un certain conformisme aussi dans ces actes à mi-chemin entre les stratégies et les tactiques. Mais alors, que faut-il penser de ces inventions dans la cité dénommées graffitis et/ou « street art » ? Contrairement aux monuments aux actes terroristes, elles ne sont pas généralement situées aux endroits de la ville où les événements auxquels elles se réfèrent ont eu lieu, mais peut-être qu'elles relèvent d'une manière plus claire d'une véritable rhétorique sociale.

Patrizia Violi, Université de Bologne, *Est-il possible de parler de contre-monuments ?*

Récemment, dans le débat sur les différentes formes de monumentalisation qui, aujourd'hui, se sont multipliées dans le plus vaste domaine des études sur la mémoire culturelle, on parle souvent des 'contre-monuments'. Mais quels sont les présupposés culturels et les caractéristiques structurelles sur lesquelles la définition de 'contre-monument s'est fondée? Dans mon exposé, je voudrais discuter la fondation même de la notion de 'contre-monuments' d'un point de vue sémiotique. Avec l'aide d'un certain nombre des cas d'étude spécifiques, j'analyserai en particulier les différentes formes de valorisations et de temporalité qui caractérisent les contre-monuments.

Franco Zagari, architecte paysagiste, Sapienza Università di Roma, *De la monumentalisation du paysage*

On appelle «monument» en architecture et dans le paysage une entité matérielle et immatérielle qui a une fonction de célébration déclarée et représentative des valeurs partagées. Un pouvoir établi, une agence délégué, un auteur, confient à une représentation de leur imaginaire la recherche d'un consensus qui reconnaît leur devoir à parler comme la voix du temps, et justifier leur droit de continuer à interpréter la pensée d'une communauté. La conception d'un monument ne serait alors en aucun cas capable d'échapper au destin d'être seulement une forme rhétorique.

Mais généralement entre un monument et l'idée qui le motive il y a une indépendance latente entre l'expression et le sens, qui peut osciller entre une intention descriptive pédante ou, par contre, un langage tout à fait métaphorique. Ainsi, une architecture, un projet de paysage peut assumer le statut de monument, même s'il n'a pas été conçu à cet effet. Cela se produit lorsqu'une certaine condition de création génère un spectre de questions et de réponses avec un éventail de significations possibles si vaste qu'il peut échapper au contrôle des auteurs et des acteurs sociaux eux-mêmes.

Parfois, le monument assume des significations imprévues, qui peuvent non seulement être différentes, mais même opposées, du moins dans le sens commun. Cela s'est produit, par exemple, dans mes travaux dans les jardins de Glasgow et d'Osaka, à Villa Lante et sur la place Montecitorio à Rome.

Présentation du colloque

Le colloque international *Monuments, (dé)monumentalisation : approches sémiotiques* a pour objectif de comprendre comment les événements structurant la mémoire individuelle, collective ou historique (Halbwachs 1994) trouvent un plan de manifestation dans des objets qui vont, à leur tour, structurer l'espace en l'informant d'une signification particulière.

Les signes et les objets nous sont indispensables pour partager nos expériences et conserver le souvenir (Locke 1972 [1689]). La transmission et la conservation d'un événement imposent de mettre en place des procédures d'ordre symbolique qui consistent à convertir et transcrire les données de la réalité événementielle dans une structure d'accueil qualifiée de monument ou de mémorial. Ainsi investie, elle est alors une « œuvre créée de la main de l'homme et édifiée dans le but précis de conserver toujours présent et vivant dans la conscience des générations futures le souvenir de telle action ou telle destinée » (Riegl 1984). La signification du monument se conçoit relativement à l'espace auquel il donne sens en retour. Le monument fonde un site dépositaire d'une valeur, un lieu déterminé par l'ordre de coexistence des objets qui le composent et, plus exactement un topoï, configuration stéréotypée dans laquelle des sujets exécutent un faire ritualisé (s'incliner, déambuler, lire, déposer une fleur...). Le monument peut être considéré comme un acte de langage qui, à la différence de la sculpture traversée par une intentionnalité essentiellement esthétique, réactive et présentifie le souvenir dont il est dépositaire. Son efficace tient au croire dont il est investi, qui lui permet de restaurer des représentations, des images-souvenirs (Halbwachs 1994), et de ranimer les affects et les passions dont elles sont lestées. Le monument *fait savoir, fait croire et fait faire* en déployant une factivité (Greimas 1983 ; Deni 2001 ; Beyaert-Geslin 2015) ritualisée. Il ébranle ainsi « par l'émotion, une mémoire vivante » déléguée à l'expérience du lieu (Choay 1996).

Les études sémiotiques du monument se sont attachées à des catégories bien précises : les musées mémoriaux (Violi 2012), les monuments de la Première Guerre mondiale ou ceux de la Shoah, essentiellement. Elles ont révélé que la manière de se connecter au passé répond à deux grandes stratégies. La première opte pour la représentation du drame en mobilisant une iconographie stéréotypée –c'est la voie figurative- et la seconde prend le parti de faire éprouver les affects associés à l'événement- c'est la voie métaphorique. Notre projet est de confronter les différentes façons de « dire » l'événement, de différencier actes de langage et rituels pour construire un cadre d'expertise général dans lequel des monuments jamais étudiés pourront être intégrés : les monuments du terrorisme, ces autels éphémères élaborés à partir d'apports individuels, les formes mémorielles « détournées », manifestation d'un bricolage sémantique levi-straussien (monument à la mémoire de la Princesse Diana à Paris) mais aussi les monuments « positifs » consacrés aux victoires militaires et aux personnalités prééminentes, etc.

Quelles sont les symbolisations, les formes expressives qui sont données comme équivalentes des contenus mémoriaux ? Quand ou pour quel motif érige-t-on un monument ? Où se place-t-il dans la ville ? Dans quelle mesure cette inscription urbaine détermine-t-elle son efficace ? En quoi cette mise en récit de la mémoire donne-t-elle sens à la ville ? Toutes ces questions portent l'attention sur les controverses liées à l'objet de la commémoration, à la localisation du monument et aux processus de valorisation ou de dévalorisation mémoriels qui aboutissent à la monumentalisation ou à la démonumentalisation. La tension monumentalisation/démonumentalisation, qui permet de relier les recherches sur la mémoire traumatique aux cadres conceptuels de la sémiotique de la ville et de la sémiotique des cultures, concentrera toute notre attention.

Colloque International

Monuments, (dé)monumentalisation : approches sémiotiques



Contact: anne.geslin-beyaert@u-bordeaux-montaigne.fr